

Sonnets rustiques

Autor(en): **Ziegler, H. von**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **43 (1905)**

Heft 36

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-202626>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

déjeuner, que deux bâtons glacés avec son chocolat à la crème. Mais cela ne nous empêchera pas de nous occuper tantôt des concessions pour nos petits amis.

Mlle HÉLOÏSE. — Vous entendez bien ne faire édifier pour tous deux qu'un seul et même caveau ?

Mme OLYMPE. — Oui, un caveau à deux tombes. Il est bien inutile, n'est-ce pas, d'en aménager plus de deux ? S'il nous arrivait de survivre à Mounoute ou à Azor, nous ne voudrions pas leur donner de successeurs, n'est-il pas vrai ? Qui donc pourrait les remplacer ?

Mlle HÉLOÏSE. — Personne !... (Se tournant vers Mounoute.) O mon aristocratique Mounoute ! ma reine des chattes !

Mme OLYMPE. — Vous savez ce qu'Azor est pour moi ?... Feu M. de Piédebiche... Hélas ! qu'il jouisse de son repos... Feu M. de Piédebiche... Je ne veux pas ternir sa mémoire ; mais enfin, son caractère, ses goûts, ses idées, tout chez lui m'était antipathique, et le destin nous a comblés de ses faveurs en nous séparant. Le pauvre cher homme était d'une obstination inimaginable ; il n'eût cédé en quoi que ce fut. Moi non plus, comble de juste ; mais moi, c'était par principe ; lui, toujours par pur entêtement. Cependant, quand, de guerre las, M. de Piédebiche s'en allait en claquant les portes, il me lançait un regard qui me remuait le cœur. Eh bien, croyez-vous que quand je suis contrainte de gronder Azor, je découvre dans ses yeux humides quelque chose de l'expression de mon pauvre... (Elle sort son mouchoir et pleure dedans.)

Mlle HÉLOÏSE. — Je vous comprends, chère amie. (Elle soupire et renifle bruyamment.) Quelle épreuve que le mariage ! Je rends grâce à la Providence de ne m'avoir pas fait rencontrer mon idéal ! A propos, ma bonne Olympe, je dois vous remercier pour le charmant petit meuble que vous avez mis dans mon appartement, à l'intention de Mounoute. Je pourrai y serrer ses tapis, ses pardessus, ses collets, ses jouets ; il y a même une cassette pour ses bijoux... Voulez vous me permettre d'offrir cette bagatelle à Azor, pour marquer ce jour fortuné ? (Elle tend à Mme Olympe un écrin minuscule.)

Mme OLYMPE (Poussant un cri de surprise.) — Oh ! ravissant !... Un collier en or, avec médaillon ! Et, dans le médaillon, les portraits d'Azor et de Mounoute ! Il n'y a que votre cœur, ma tendre amie, qui ait de ces délicates attentions. (Les deux dames s'embrassent.)

CATHERINE. — Madame est servie.

Mme OLYMPE. — Nous venons ; mais envoyez-nous tout d'abord Colette et Jean-Louis.

(Azor et Mounoute ne bougent pas de leurs fauteuils.)

SCÈNE III

Mme Olympe, Mlle Héloïse, Colette, Jean-Louis.

Mlle de La Crapaudine et moi, nous sortirons sitôt après déjeuner. Nous vous laissons les petits compagnons. Vous en aurez grand soin, n'est-ce pas ?

JEAN-LOUIS et COLETTE, en même temps. — Oui, madame... Oui, mademoiselle.

Mme OLYMPE. — Après leur somme, vous leur servirez les deux choux à la crème que j'ai mis de côté. Pour vous mêmes, il y aura à l'office des beurrées que Catherine a reçu l'ordre de vous préparer. Vous pourrez ensuite amuser les petits compagnons sur la terrasse. S'ils désirent aller plus loin, vous n'oublierez pas de mettre ses caoutchoucs à Azor. (Mme Olympe et Mlle Héloïse sortent au bras l'une de l'autre. Jean-Louis et Colette, singent leurs maîtresses, vont et viennent bras à bras.)

SCÈNE IV

Jean-Louis et Colette. — (Azor et Mounoute sur leurs fauteuils.)

COLETTE. — Eh bien, Jean-Louis, qu'allons-

nous entreprendre ? Attendrons nous pour promener nos intéressants quadrupèdes qu'ils aient digéré leurs choux à la crème ?

JEAN-LOUIS. — Leurs choux à la crème ! Mais ils ne les mangeront pas ; ils en sont dégoûtés !

COLETTE. — Si nous nous les administrions, par dévouement ?

JEAN-LOUIS. — Succulente idée ! Je cours les chercher (Il passe à la salle à manger et revient avec les deux choux). S'agenouillant devant Colette et minaudant à la façon de Mlle Héloïse : « Ma toute bonne, me feriez-vous la grâce d'accepter une bouchée ?... »

COLETTE. — (Se servant). Monsieur d'Echandens, vous êtes le plus galant chevalier du monde.

JEAN-LOUIS. — Et vous, mademoiselle de Préverenges, vous surpassez en beauté et en esprit toutes les grandes dames de Paris. (Ils avalent leurs choux.)

COLETTE. — Sortons, maintenant... Va mettre les caoutchoucs à ton cabot.

JEAN-LOUIS. — Ma foi ! non ; c'est la mer à boire pour les lui enfler et surtout pour les ôter. J'aime mieux le porter tout le long de la promenade. Si nous allions au parc du quartier, hein ? On se mire dans la boule de verre du rond-point, cela amuse même Azor et Mounoute.

COLETTE. — Mademoiselle m'a dit en partant de ne pas aller au parc, que ces dames n'avaient pas l'intention de passer par là.

JEAN-LOUIS. — Alors, elles n'en sauront rien.

SCÈNE V

Les mêmes. Catherine, Joséphine

CATHERINE. — Voici Joséphine, qui demande à parler à ces dames.

JEAN-LOUIS. — Vous savez bien qu'elles sont absentes.

CATHERINE. — Et moi, je n'ai pas le temps d'entendre l'histoire de cette petite, rapport au dîner de gala de ce soir. Mlle de La Crapaudine pend la crémaillère, avec l'aide de Mme de Piédebiche. Il y aura un tas de monde, sans compter tous les Azors et les Mounoutes du quartier. Je vole aux fournaux abandonnés par Colette. (Elle sort.)

COLETTE. — À Joséphine. — Approche donc, petite. Rapportes-tu déjà le linge de Mme de Piédebiche ?

JOSÉPHINE. — Non, je venais demander un grand service à ces dames.... Hier.... hier.... Vous savez que je n'avais plus au monde que ma bonne grand-mère. (Elle pleure)... Hier, elle est morte.

COLETTE. — Pauvre petite !

JEAN-LOUIS. — Oui, pauvre gosse ! On la mettra dans un orphelinat. Je sais ce que c'est : j'y ai passé.

JOSÉPHINE. — Non, la patronne de grand-mère veut bien me garder. C'est une brave femme, un peu rude, mais qui a du cœur. Elle m'apprendra son métier de blanchisseuse et de repasseuse. Quand je le saurai, je resterai deux ans ouvrière chez elle, sans gages, pour la dédommager de ses peines.

JEAN-LOUIS. — C'est dur.

COLETTE. — Oui, plus pénible que notre service ; mais au moins elle aura une fois un gagne-pain, tandis que nous, qui avons la vie facile, n'apprenons rien qui vaille.

JOSÉPHINE. — Comme la patronne fait déjà tout pour moi, je n'ose lui demander encore de quoi mettre sur la tombe de grand-mère une petite croix avec son nom... Alors, j'ai pensé à ces dames... Si elles le veulent bien, je ne courrai pas le risque de ne pas retrouver la place où repose grand-mère... (Elle pleure plus fort.)

COLETTE. — Ne pleure pas. Nos maîtresses sont bonnes et riches ; elles ne te laisseront pas dans la peine. Reviens dans la soirée. Nous sommes obligés de sortir. (Joséphine s'en va.)

Jean-Louis, j'emporte Mounoute ; prends ton Azor, et filons. (Ils sortent en tenant dans leurs bras la chatte et le petit chien.) (A suivre.)

M^{me} B. F.

Tant pis. — On est à dîner. Un convive lance, dans la conversation, une épigramme à son voisin

— N'insistez pas, fait la maîtresse de la maison, il n'entend pas la plaisanterie.

— Ah ! il est susceptible ?

— Non, il est sourd.

Pas aimable, la reine. — Lorsque la reine Elisabeth d'Angleterre visita Coventry, les bourgeois de cette ville lui présentèrent l'adresse suivante :

« Nous, habitants de Coventry, sommes fort joyeux de voir votre Gracieuse Majesté... Bon Dieu ! que vous êtes belle ! »

La reine y répondit :

« Ma gracieuse Majesté est fort joyeuse de vous voir, messieurs les bourgeois de Coventry... Bon Dieu ! que vous êtes sots ! »

Sonnets rustiques.

La cuisine est blanchie à la chaux et pavée ;
Dès l'aube les sabots y font leur carillon,
Et quand dans l'âtre meurt la flamme, le grillon
Y reprend sa chanson sous la cendre couvée.

A midi, la limpide lumière entravée
Par les rideaux à grosses fleurs tombe d'aplomb.
Le pot vert et pansu qu'emplit le cidre blond
Allume une étincelle en l'ombre soulevée.

Nous avons marché tout le jour en nous guidant
Vers l'humble but, fiévreux de notre nostalgie,
Le front au vent, les yeux ardents dans l'air ardent.

Mais le soir est venu sous la voûte rougeie
Et notre cœur construit et travaille pendant
Qu'heureux nous veillons seuls, tout seuls, à la
[hougie.

* * *

Le village est penché sur le ruisseau qui court,
Sur la mousse du chaume et la tuile ruisselle
Le grand soleil si doux ! Les vitres étincellent
Sur la route aveuglante où la fontaine sourd.

Viens, l'arrivée approche et le chemin est court.
Nos pas s'arrêteront à la chaumière, celle
Où dans le demi-jour luit la jaune vaisselle ;
Le sonore patois nous rira dès la cour.

La chambre nous attend, là-haut sur la travée :
Petite, blanche, telle enfin que l'a rêvée
Ce rêve de bonheur que tu fais si souvent.

Par la fenêtre aux blanes rideaux, on voit la houle
Du trèfle et du blé vert inclinés dans le vent
Et dans la paix des champs si grande l'heure y coule.

(Revue de Belles-lettres). H. VON ZIEGLER, Genève.

On crâno tsévau.

Patet avâi tsandzi dè tsévau à la faire de Cos-senè, po sin que lo sin étai un bocon tráo vi.

On part dè dzo aprî, se trovâvè à la pinta.

— Et pi ! que lài fâ lo cabartier, lo tsévau que vo'z'ai atsetâ est-te épouairâo ?

— Oh na ! pas pi ! vouaiquie trâi nés que cûtse tot solet à l'étrâbio.

* * *

Lo horriau dâi leivra.

On gaillâ dè pè F***, qu'étâi vévo d'on je, avâi lâo diabli po alla tsassi.

On dzo, dâi farceus se diront : No fau djuî on tor à cé patifou de Sami, que boitè d'on je et que vâo tsassi quand mimo. No z'allein mettrè on leivra eimpaillâ dein on'adze. Le vâo teri dessus, lo bêta.

Mâ la fenna à Sami qu'avâi oïu l'affèrè, va vito lo redipeta à s'n'hommo, ein lài deseint : « Fâ atteinchon, Sami, t'è faut bin advri lo je, se te ne vâo pas que tot lo veladzo rizant dè t'è ».

Don, lo leindeman matin, Sami preind son petâiru et s'ein va tsassi.